

tombant de cheval, et il lui en était resté une sorte de tic dont Bastien se souvenait à merveille.

A cette exclamation : "O'est lui !" le baronnet tourna son visage impassible vers l'ancien hussard.

— Plait-il?... Vous me connaissez?... fit-il avec le plus grand calme.

— Oui, je vous connais.

— Ah ! je ne crois pas vous avoir vu, cependant.

— Vous vous nommez le baronnet Williams ? m'a-t-on dit.

— Yes, sir.

— Vous avez les cheveux biens noirs, pour un Anglais.

— Je ne suis pas Anglais, je suis Irlandais, répondit Williams, toujours calme.

— Je crois plutôt, répliqua froidement Bastien, que vous êtes né en France.

— Vous vous trompez, monsieur.

— A Kerloven, en Bretagne.

— Non, fit le baronnet d'un signe de tête.

— Votre père, sir Williams, poursuivit Bastien qui s'était levé et le regardait en face, votre père se nommait le comte Felipone.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Il avait épousé la veuve du colonel comte de Kergaz, qui avait un fils aîné, votre frère.

— Je n'ai pas de frère, monsieur.

— Ce frère, poursuivit Bastien, toujours calme, se nomme le comte Armand de Kergaz, comme vous êtes, vous, le vicomte Andréa.

— Erreur profonde ! je n'ai jamais porté ce nom.

L'aplomb froid de sir Williams commençait à déconcerter un peu l'ancien hussard.

Il continua cependant :

— Monsieur Andréa, veuillez m'écouter. Votre frère vous a fait chercher, il vous a demandé à tous les échos, vous pardonnant par avance et décidé à vous ouvrir ses bras, à partager avec vous sa fortune... Son noble cœur est inaccessible à la haine ; vous avez eu la même mère, et il veut que vous ayez le même toit pour abri... J'ai fini par vous retrouver, pourquoi vous cacher encore ?

— Monsieur, dit sir Williams, toujours impassible, je vous jure que vous vous méprenez. Je ne connais pas le comte de Kergaz, je ne suis pas le vicomte Andréa, et je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

A mesure que l'aplomb imperturbable du gentleman se traduisait en dénégations d'une logique rigoureuse, Bastien sentait, au contraire, son sang-froid lui échapper peu à peu.

Il avait usé de ruse d'abord ; il avait parlé du partage de cette immense fortune que le comte de Kergaz possédait seul, espérant, à l'aide de cet appât, contraindre sir Williams à se démasquer et à reprendre son vrai nom.

Espérance vaine ! Andrea était muet comme la statue du Destin.

Bastien, malgré son âge, était d'une force herculéenne, et peu d'hommes jeunes et forts eussent pu lutter avantageusement avec lui. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et il regarda sir Williams d'une façon si étrange que celui-ci tressaillit involontairement, et glissa une de ses mains dans la poche de sa robe de chambre pour y caresser le manche d'un petit poignard caché dans la doublure.

Le pavillon, on le sait, était situé au fond du jardin et dans un isolement complet ; le groom, avec qui sir Williams demeurait seul, était occupé à penser le cheval, dont l'écurie se trouvait dans un des corps du logis de l'hôtel, et par conséquent Bastien et le baronnet se trouvaient parfaitement seuls.

Rapide comme la pensée, et tandis que Williams posait froidement sa boîte à cigares sur la cheminée, l'ancien hussard se plaça devant la porte, et, mesurant son interlocuteur, il lui dit :

— Vicomte Andrea, vous ne m'abuserez pas plus longtemps et vous allez convenir sur-le-champ que vous ne vous nommez point sir Williams.

— Ah ça ! monsieur, répondit le baronnet avec un flegme tout britannique, allez-vous enfin me laisser tranquille ? Je commence à vous croire fou.

— Fou ! exclama Bastien d'une voix irritée ; je vais savoir si je le suis.

Et il s'approcha de Williams et l'enlaça de ses bras robustes.

— Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, je suis plus fort que vous, et je vous, étoufferais en trois secondes... Ainsi, ne criez pas... n'appellez pas à votre aide, c'est inutile...

Andréa caressait toujours le manche de son poignard, mais avec un si grand calme, que Bastien ne soupçonna point une minute que cet homme, qu'il croyait à sa merci, tenait, en réalité, sa vie dans ses mains et pouvait, se dégageant de son étreinte avec la souplesse d'une couleuvre, bondir en arrière et planter en pleine poitrine la lame de son stylet.

— Vous voulez m'assassiner ? dit le baronnet qui manifesta une feinte émotion. J'ai donc affaire à un fou furieux ?

— Je veux vous déshabiller... répondit Bastien.

— Pourquoi faire ? demanda le faux Anglais, Suis-je un forçat ?

— Non... mais vous devez avoir sur le corps une marque, un signe indélébile, ce qu'on appelle une envie...

— Vous croyez ? ricana le gentleman, feignant toujours un violent effroi.

— Oui, dit Bastien, oui, j'en suis sûr. Vous devez avoir une tache noire sous le sein gauche... je vous ai vu enfant, je vous ai vu tout nu.

— J'en ai plusieurs, répondit sir Williams, qui glissa des mains du hussard avec une merveilleuse souplesse, déchira sa chemise et mit à nu sa poitrine.

Cette poitrine, velue comme celle d'un singe, était couverte de taches brunes que les femmes nomment des grains de beauté : et cependant Bastien se souvenait très bien que la colère avait qu'une, et que son corps était entièrement blanc.

Ceci suffisait pour ébranler cette conviction profonde qu'il avait, une minute auparavant, de l'identité de sir Williams, baronnet, avec le vicomte Andrea, et son visage, que le vicomte Andrea n'en avait d'abord empourpré, se couvrit tout à coup d'une pâleur mortelle.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-il.

C'était pourtant bien, en réalité, le vicomte Andrea que Bastien avait sous les yeux, mais l'honnête vieillard ne savait pas que l'ancien chef de pickpockets, contraint de quitter Londres précipitamment, de teindre en noir ses cheveux blonds et de faire disparaître en lui tout signe particulier, avait en recours à un de ces jongleurs anglo-indiens que les navires de la compagnie des Indes amènent en Angleterre, et qui possèdent l'art merveilleux de bizarres tatouages, qu'ils obtiennent à l'aide de poisons et de sucres de certains végétaux de leur pays.

Puis le hasard, ou plutôt le temps, avait servi miraculeusement sir Williams. Sa poitrine, d'abord sans poil, et demeurée telle jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, s'était peu à peu couverte d'un duvet blond que le baronnet avait teint en noir comme ses cheveux ; et les taches artificielles du jongleur indien ressemblaient si bien parfaitement à celle qu'il portait depuis sa naissance, qu'il devenait impossible de distinguer cette dernière.

Bastien était devenu très pâle en s'apercevant de sa méprise ; et si un vague sentiment de joie devait s'emparer de lui à la pensée que cet homme n'était point Andréa, et que, par conséquent, Armand de Kergaz ne courait plus aucun danger, cette joie devait nécessairement être précédée d'une impression toute contraire.

Sir Williams, malgré cette ressemblance frappante, n'avait rien de commun avec le vicomte Andrea. Or, cédant à une conviction contraire, Bastien s'était introduit chez lui, l'avait menacé et pour ainsi dire outragé.